U d'/of OTTAWA
39003003482410

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unpotenational00coqu

UN POÈTE NATIONAL

DU MÊME AUTEUR

L'Arnolphe de Molière.
L'Art et le Comédien.
Molière et le Misanthrope.
Un Poète du Foyer : Eugène Manuel.
Un Poète Philosophe : Sully Prudhomme.
Tartuffe.

UN POÈTE NATIONAL

BÉRANGER

PAR

C. COQUELIN

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1884

Tous droits réservés.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

15 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE CHINE

PQ
2195
.Z5C6
1884

UN POÈTE NATIONAL

BÉRANGER

LE TAILLEUR ET LA FÉE

Dans ce Paris plein d'or et de misère
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs;
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée;
Et cette fée avec de gais refrains, } *bis*
Calmait le cri de mes premiers chagrins. }

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète :
« A cet enfant quel destin est promis? »

Elle répond : « Vois-le, sous ma baguette,
« Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
« Un coup de foudre ajoute à mes présages :
« Ton fils atteint va périr consumé;
« Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
« Vole en chantant braver d'autres orages. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
« Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
« Au toit du pauvre il répand l'allégresse;
« A l'opulence, il sauve des ennuis.
« Mais quel spectacle attriste son langage ?
« Tout s'engloutit, et gloire et liberté :
« Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
« Il vient au port raconter leur naufrage. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quoi ! ma fille
« Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !
« Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille
« Que, faible écho, mourir en de vains sons. »
— « Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes;
« De grands talents ont de moins beaux succès.
« Ses chants légers seront chers aux Français,
« Et du proscrit adouciront les larmes. »

Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

C'est ainsi, messieurs et mesdames, c'est par cette chanson charmante, *le Tailleur et la Fée*, qu'en 1822, à quarante-deux ans, Béranger, souriant et mélancolique, modestement, fièrement, résumait sa vie et son œuvre. Il l'a dit : ses chansons, c'est lui. Pour compléter son histoire, il n'y aurait qu'à épingler deux ou trois notes à ces couplets et à vous en dire, dans leur ordre, quelques autres, qui sont aussi de la biographie ; en y ajoutant ses strophes les plus célèbres, ou un choix d'autres moins connues, mais aussi belles, j'aurais fait ma conférence sur Béranger, rien qu'avec des vers de Béranger, et ni vous ni moi, ne songerions à nous en plaindre. Vous connaîtriez sa jeunesse, si misérable et si gaie, ses amours, ses rêves ; ses premières chansons, turbulentes de grosse sève gauloise, passant ensuite à la satire, et toujours selon le précepte du maître, *légères au pourchas et hardies à la rencontre*, puis s'élevant peu à peu, par l'effet du patriotisme, aux plus hautes inspirations ; vous entendriez tour à tour ses

pipeaux, sa vielle ou son clairon; vous le verriez préparer une révolution, puis la saluer, puis l'apaiser; vous le suivriez dans sa retraite, écoutant sa voix affaiblie, et les chevrottements parfois prophétiques de sa muse, au coin du feu vieillie... et vous l'applaudiriez dans sa mort, simple comme son existence, et vous vous en iriez, émus, en répétant son *Adieu* passionné à la Patrie. Et cela suffirait à faire de cette soirée, pour nous tous, un temps bien employé, un bon souvenir...

Malheureusement, ma tâche n'est pas si unie. Ce Béranger, la vénération de nos pères, il faut aujourd'hui le défendre, car on l'a attaqué; il faut le remettre en lumière, car on l'a négligé. Lui qui prédisait si juste, et qui fut le Nostradamus républicain, il s'était prophétisé à lui-même l'oubli et s'y résignait d'avance, avec cette tranquillité du sage, faite de désabusement; il ne prévoyait pas pourtant l'ingratitude et sans doute s'y fût plus difficilement résigné : cependant, c'est jusque-là qu'on a été; c'est là même qu'on en est encore et c'est pour m'alléger, quant à moi, de ce reproche, c'est pour contribuer, autant que je puis, à

nous en purger tous, que je me sens forcé d'accompagner mes lectures d'un commentaire, et de dire, aussi brièvement que possible ce que fut le vrai Béranger, ce qu'il doit être pour nous, fils ou petits-fils de ceux qu'il a égayés au combat, consolés de la défaite et ramenés à la victoire. Pour cela donc, mêlons notre prose à ses vers et d'abord finissons l'esquisse de sa vie.

Le voilà donc venu au monde, en plein Paris, comme il convenait, rue Montorgueil ; on pourrait dire, comme cette pauvre petite des *Misérables*, que sa mère n'était pas là quand il naquit ; car elle ne lui donna pas son lait, se soucia fort peu de lui et il ne la vit guère en tout que quelques jours, dix-sept ans après. Son père, du reste, aventureux, mobile, éventé, ne l'aima pas beaucoup plus; nous le retrouverons pourtant.

L'enfant part en nourrice : en Bourgogne, à Auxerre ; là nouveau chagrin :

Un moine, en voisin, vint chez nous :
Il entre sans que le chien jappe ;
Le mari sort, et l'homme roux
De ma table frippe la nappe,

Hélas! l'odeur du récollet
Fait pour neuf mois tourner mon lait.
Dodo, l'enfant do;
L'enfant dormira tantôt...

Le père nourricier, bonhomme, remplace le lait perdu par des mouillettes au vin : l'enfant y prend goût. A la bonne heure! la fée n'aurait pas mieux trouvé.

Deux ans après, retour à Paris, chez le grand-père : l'enfant pousse, il nous a dit comment, *laid, chétif et souffrant;* on le met à l'école, faubourg Antoine; il s'y montre un cancre achevé. Deux souvenirs de ce temps là: le vieux Favart, qui avait là un petit-fils, Favart octogénaire, celui que le maréchal de Saxe avait baptisé *le Chansonnier de l'armée*, entrevu par le petit Béranger, ému sans savoir pourquoi, sous une tonnelle de capucines et de pois de senteur; puis ce jour de beau soleil qu'il a chanté plus tard, le 14 juillet, la prise de la Bastille, à laquelle il assiste du toit de l'école.

Peu après son père le reprend, non pour le garder, mais pour l'expédier par la diligence à Péronne, chez une sœur à lui, qui te-

nait là une auberge, *l'Épée royale* ; encore un présage ; il a dû se souvenir de cette enseigne quand il a chanté au roi Denys, c'est-à-dire à Louis XVIII, *l'Épée de Damoclès* :

O vieux Denys, je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Ce qui pour lors lui tombe sur la tête, ce n'est pas l'épée, mais bel et bien la foudre, comme nous l'avons vu tout à l'heure ; il manque être tué, reste longtemps évanoui, mais enfin, se ranimant, le premier mot qu'il dit à sa tante épouvantée, qu'il se rappelle avoir vue aspergeant la maison pour en écarter l'orage, c'est : « Eh bien ! à quoi donc sert ton eau bénite ? » Il se l'est demandé toute sa vie : et bien qu'il ait admis un jour

Que parfois, prise à faible dose
L'eau bénite ne gâte rien,

il ne s'est jamais décidé à en mettre dans son vin.

La bonne tante, notons-le, bien qu'elle crût à l'eau bénite, était une bonne et solide républicaine ; c'est elle qui forma l'esprit de

l'enfant ; elle, et ce canon de l'étranger, le canon du siège de Lille, qu'on entendait de là, et qui faisait bondir le petit de colère. On était en 92. Il acheva son éducation, qui resta très sommaire, à l'imprimerie du père Laisney, où on le mit en apprentissage. Ne pouvant lui apprendre l'orthographe, le bonhomme lui apprit les vers ; c'était toujours cela. En 96, son père s'avise de lui, il vient à Péronne ; il est fort décontenancé, lui, royaliste et conspirateur, de se trouver un fils ardent patriote, orateur écouté des sociétés de l'endroit ; il y a dans *Ma Biographie* une conversation entre le frère et la sœur qui est digne de Molière ; en voici la fin :

LE FRÈRE

Ma sœur, au retour des Bourbons, je présenterai mon fils à nos excellents princes.

LA SŒUR

Prenez garde qu'il ne leur chante la *Marseillaise*.

Nonobstant la prédiction, le père remmène Béranger à Paris ; il y fonde une banque de prêts, qui fait d'abord de magnifiques

affaires, grâce à qui ? à Béranger lui-même, si extraordinaire que cela paraisse : le jeune homme faisait montre de telles facultés que son père un peu réconcilié, prophétisant à son tour, s'écriait : « Tu seras le plus grand financier de ton époque ! » Ce n'était pourtant pas la tendresse paternelle qui l'aveuglait, car il lui disait d'autres fois, le voyant toujours maigre et tousseux : « Tu n'as pas longtemps à vivre, va ; je t'enterrerai bientôt ». — « Nous ne nous en affligions ni l'un ni l'autre », ajoute Béranger, rapportant le mot.

Cet excellent père se mêlait de conspirer : et ainsi le jeune homme mêlé à ces intrigues, déjà l'œil ouvert et le sens aiguisé, étudia de près les monarchistes, M. de Bourmont, M. de Clermont-Gallerande, M. de Brothier, bien d'autres ; quand Sainte-Beuve lui reproche son insistance contre les nobles, il oublie que Béranger les a vus de près et à l'œuvre ; le fait est qu'ils flattèrent beaucoup le pauvre père, qui avait la faiblesse de se croire *né*, lui aussi, et qui était le banquier de leurs entreprises ; mais ils le ruinèrent fort proprement, la maison croula, et ce fut un désespoir pour

Béranger, déjà gêné par une probité scrupuleuse, et que cette faillite fit tourner à l'ours pendant longtemps.

La vie de misère commence. C'est le temps où, pour une échappée de plaisir, coûtant la pièce ronde — cent sous, — il faut se condamner à huit jours de panade et la faire soi-même ; c'est le temps où il pleut dans sa chambre, où il s'y couche sans y voir, hélas ! et sans y dormir. Mais, par la grâce de la jeunesse, c'est le temps aussi où la poésie s'éveille, et avec elle l'amour, c'est le temps de la première Lisette, le temps chanté plus tard dans le *Grenier !...*

LE GRENIER

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons.
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
De francs amis, et l'amour des chansons.
Bravant le monde et les sots et les sages,
Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux, je montais six étages.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.
Là fut mon lit, bien chétif et bien dur;
Là fut ma table ; et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.
Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,
Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps.
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.
Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans !

Lisette ici doit surtout apparaître,
Vive, jolie, avec un frais chapeau :
Déjà sa main à l'étroite fenêtre
Suspend son châle en guise de rideau,
Sa robe aussi va parer ma couchette;
Respecte, Amour, ses plis longs et flottants.
J'ai su depuis qui payait sa toilette.
Dans un grenier qu'on est bien a vingt ans!

A table, un jour, jour de grande richesse,
De mes amis les voix brillaient en chœur,
Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :
A Marengo Bonaparte est vainqueur !
Le canon gronde; un autre chant commence;
Nous célébrons tant de faits éclatants.
Les rois jamais n'envahiront la France.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Quittons ce toit où ma raison s'enivre.
Oh ! qu'ils sont loin ces jours si regrettés !

J'échangerais ce qu'il me reste à vivre
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instants,
D'un long espoir pour la voir embellie,
Dans un grenier qu'on est bien a vingt ans!

C'est de la Lisette aux infidélités qu'il s'agit dans le *Grenier;* Béranger ne voulait pas qu'on se fâchât de cette *espèce de mari qui prenait soin de sa garde-robe.* Il avait pardonné, lui : « elle était si folle, si jolie, je dirai même si tendre ! » Il n'importe, et quoiqu'à tout prendre, elle valût mieux que la Frétillon qu'il connut sans doute aux environs de ce temps-là, nous aimons mieux l'autre Lisette, la vraie, celle qui faisait les reprises, témoin *Mon habit* :

MON HABIT

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans, je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.

Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise ;
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir ;
On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant ?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand ?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats ;

La fleur des champs brille à ta boutonnière :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil ;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu ; nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

C'est cette seconde Lisette, Mlle Judith Frère, qui devint sa compagne dévouée pendant près de 60 ans, et sans eau bénite. Un soir, vers 1803, elle lui tirait les cartes... Béranger laissait faire; on a toujours, quand on est jeune et qu'on attend beaucoup du sort, un coin de superstition. Il venait de faire un grand coup. Il avait mis sous bande tous ses vers, des méditations, des poèmes, *le Déluge*, *le Rétablissement du culte*, et il avait envoyé le tout à Lucien Bonaparte qui était républicain et faisait des vers aussi : et il attendait. Lisette donc battit les cartes ; elle prédit une lettre et la fortune ; et puis Béranger remonta ses six étages et s'endormit heureux. — Au

réveil, retrouvant ses bottes percées et sa culotte en mauvais état, — sa culotte, c'était lui qui la ravaudait, — il déchantait quelque peu tout en maniant l'aiguille du grand-père ; tout à coup on frappe ; c'est sa portière, ô joie, c'est la lettre prédite, ô délire, et la fortune aussi ; oui, la fortune, car trois jours après cette lettre, et l'entrevue avec Lucien qui s'ensuivit, le frère du premier Consul faisait don au poète méconnu de sa pension de membre de l'Institut, quelque chose comme douze cents francs, que Béranger toucha jusqu'en 1812; n'était-ce pas la fortune à vingt ans ? et ne voyez-vous pas que *les cartes ont toujours raison.*

Il faut dire tout de suite que peu après, quand Lucien, suspect de républicanisme, fut exilé par le premier Consul, devenu l'Empereur tout-puissant, Béranger voulut payer sa dette et publier ses vers avec une dédicace très noble et très vaillante. La censure refusa l'impression. Il jeta le livre au feu. — Poursuivons.

En 1804, il perd son père, qu'il avait aimé malgré tout, et pour lequel, risquant gros jeu, il s'était fait réfractaire, ayant omis

de se faire inscrire sur les contrôles. — Une chose, entre parenthèses, le sauva des recherches : sa calvitie précoce ; à 23 ans, il était chauve, suite de migraines obstinées ; quand donc, il passait près des gendarmes, il retirait son chapeau, et à l'aspect de ce crâne ivoirin, de ce dos bon et rond, pas un qui ne lui donnât la quarantaine ; et le conscrit était sauvé.

Plus tard, en 1814, il le demanda pour défendre Paris, ce fusil qu'alors il n'avait pas voulu porter : mais Marmont ne voulait pas que Paris se défendît ; on refusa le fusil au patriote.

En 1809, M. de Fontanes, grand-maître de l'Université, auquel on le recommande, lui fait une position. Il le nomme expéditionnaire dans ses bureaux à 1,000 fr. d'appointements. C'est la place où Béranger se sentit toujours le plus propre, après toutefois celle de chansonnier national. Aussi ne voulut-il jamais avancer ; même, être sous-chef l'épouvantait. Cependant il obtint plusieurs fois de l'augmentation. Au bout de 12 ans, il était à 2,000 fr. C'est vers 1821 qu'il cessa d'aller à son bureau, de crainte d'être renvoyé.

Au moment où cette situation brillante lui échut, il était encore indécis sur sa voie poétique. Il avait tâté de la comédie, du poème épique, de l'élégie, de l'idylle, et entre temps il faisait des chansons, par jeu et pour se délasser, ne prenant même pas la peine de les écrire ; elles plaisaient fort pourtant et le firent entrer au Caveau en 1813 ; il y connut Désaugiers. Ces chansons-là, les premières, qu'il retrouva ensuite dans sa mémoire, au moins en partie, sont toutes gaillardes, et comme il a dit, *grasses du bec;* il les soigna quand il vit qu'on y tenait; et quelques-unes sont de véritables chefs-d'œuvre : telle la *Grand'Mère*, vous savez, celle qui regrette, si naïvement, *son bras si dodu*, *sa jambe bien faite*, et d'autres choses encore qui m'échappent; *le Petit homme gris*, si joufflu, si gai, philosophe jusqu'au couplet final :

Quand la goutte l'accable
Sur un lit délabré,
Le curé,
De la mort ou du diable
Parle à ce moribond,
Qui répond :
Ma foi, moi je m'en...

Ma foi, moi je m'en...
Ma foi, moi je m'en ris!
Oh ! qu'il est gai (*bis*) le Petit homme gris !

Madame Grégoire, la meilleure peut-être, d'une verve si franche et si pleine, un jet de vieux vin des Gaules, tombant d'aplomb dans le couplet comme dans le verre, à plein bord; *la Bonne Fille; Roger Bontemps;* tant d'autres, qui n'ont qu'un défaut, c'est qu'elles sont plus faciles à chanter qu'à dire, et qu'elles exigent, pour les chanter, la fin d'un repas et autre chose pour mouiller le refrain que ce verre d'eau sucrée. Il faut pourtant essayer d'une; ce sera celle où il chante son inspiratrice d'alors, c'est : *la Gaudriole.*

LA GAUDRIOLE

Momus a pris pour adjoints
Des rimeurs d'école :
Des chansons en quatre points
Le froid nous désole.

Mirliton s'en est allé.
Ah! la muse de Collé,
C'est la gaudriole,
O gué,
C'est la gaudriole.

Moi, des sujets polissons
Le ton m'affriole,
Minerve dans mes chansons
Fait la cabriole.
De ma grand'mère, après tout,
Tartuffes, je tiens le goût
De la gaudriole,
O gué,
De la gaudriole.

Elle amusait à dix ans
Son maître d'école.
Des cordeliers, gros plaisants,
Elle fut l'idole.
Au prêtre qui l'exhortait
En mourant elle contait
Une gaudriole,
O gué,
Une gaudriole.

C'était la régence alors
Et, sans hyperbole,
Grâce aux plus drôles de corps,
La France était folle.

Tous les hommes plaisantaient,
Et les femmes se prêtaient
A la gaudriole,
O gué,
A la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui.
Est-on moins frivole ?
Trop de gloire nous a nui ;
Le plaisir s'envole,
Mais au Français attristé
Qui peut rendre la gaîté ?
C'est la gaudriole,
O gué,
C'est la gaudriole.

Il y a encore un couplet, pour lequel je vous renvoie au volume.

Notons dans le dernier que je viens de dire, une nuance de tristesse : c'est qu'on approchait de la fin de l'Empire : et qu'une velléité d'opposition s'éveillait dans la gaîté de notre poète. En 1812, il chantait *les Gueux*, cette merveille de légèreté, d'entrain, de grâce : en 1813, il fit mieux encore : se risquant à critiquer l'Empire, de la seule façon qui fût permise, hélas ! il mit en regard du Géant des

batailles, à l'étroit dans l'Europe, qui? *le Roi d'Yvetot.*

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

A la malice athénienne du fond, se joint, comme on voit, la netteté de la forme, la verte allure, la force de la rime. La race se révélait. Dans Béranger, revivaient Regnier, La Fontaine, Rabelais, Villon même. Notre terroir avait un fils de plus à son image. — L'auteur cependant se cherchait encore. — L'invasion survint.

Du haut de son grenier, — un autre grenier, perché rue Bellefond, — il assiste à la bataille de Paris. Cependant, las du despotisme impérial, il se demande un moment si le peuple et les Bourbons ne pourront pas

s'entendre. La chanson du *Bon Français* témoigne de quelque espérance; elle se dissipe bien vite; la satire apparaît dans : *Vieux habits, vieux galons !* où il chansonne le carnaval des apostasies; toutefois, le retour de l'île d'Elbe ne lui en impose pas; il ne croit guère à Napoléon devenu sage, à Napoléon converti à la liberté; et c'est presqu'en spectateur, sentant l'impuissance humaine, qu'il assiste aux dernières catastrophes...

1815 a fini. — Une nouvelle ère commence pour le pays; elle s'ouvre en même temps pour Béranger. Au moment où des desseins nouveaux germent dans sa pensée, comme pour prendre congé de sa première manière, il publie le recueil de ses chansons. — Il les a prises au sérieux, il s'est décidé. — Il abandonne définitivement la poésie en titre, élégiaque, épique ou dramatique, sauf un petit revenez-y vers 40 ans, qui le porta vers la tragédie, mais qui n'eut pas de suites. — Et il se consacre entièrement à cette forme populaire, la chanson; seulement, jusqu'alors, libertine, folle et gaillarde, quelquefois amoureuse et tendre, toujours gaie, elle était moineau, mésange ou rossignol; il sent mainte-

nant qu'il peut lui donner des ailes d'aigle, et lui confier, non pas la foudre sans doute, mais quelque pétillante mitraille au service de la Liberté : son rôle politique commence.

On lui propose, en 1816, le feuilleton théâtral des *Débats*, ni plus ni moins; il refuse. — Il a refusé toutes les grandeurs! — Écoutez en quels termes : « Ne regardant point le « théâtre comme étranger à la politique, « pensant même qu'une route immense serait « ouverte à l'auteur qui oserait tenter de « donner, par le spectacle, une direction à « l'esprit public, il me serait impossible d'ac- « corder mon utopie théâtrale avec les doc- « trines précédemment débitées dans cette « chaire (c'était celle de Geoffroy, le peu libé- « ral critique). Chaque jour même, je jetterais « du rez-de-chaussée des pierres à ceux qui « occupent les étages supérieurs de la maison ; « et comme ils tiennent à leurs vitres, sans « faire grand cas de la lumière, il est pro- « bable qu'ils jetteraient sur moi leurs casso- « lettes, pour se délivrer d'un voisin incom- « mode. »

Et à ce déclinatoire imagé, il joint en post-

criptum : le *Marquis de Carabas*. Encore un chef-d'œuvre, auquel fit pendant, quatre ans plus tard, cette *Marquise de Prétintaille*, si entêtée de ses quartiers et que la canaille n'effraie pas, surtout en amour ; deux maîtresses satires, qu'accompagnent bien d'autres intrépides *gaudrioles* politiques, qui faisaient à la royauté bourbonnienne de cuisantes blessures. Et non pas seulement à la royauté, mais à l'autre ennemi, si à craindre alors, celui que hardiment il interpelle en face :

Hommes noirs d'où sortez-vous ?

Et dont il décrit l'œuvre en un refrain verveux en diable :

En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu !
Éteignons les lumières,
Et rallumons le feu !

Celui-là, Béranger ne cesse pas de le poursuivre : rappelez-vous les cinq chansons *des papes*, toutes crevantes de je ne sais quelle colère joyeuse ; et la *Mort du Diable* avec les lamentations de l'Eglise :

Nous avons perdu notre père :
Le Diable est mort ! le Diable est mort !

Il y en a bien d'autres dans ce genre, un des plus abondants de l'œuvre ; disons-en une dont Voltaire eût fait ses délices :

LE BON DIEU

Un jour, le bon Dieu s'éveillant
Fut pour nous assez bienveillant ;
Il met le nez à la fenêtre :
« Leur planète a péri peut-être. »
Dieu dit, et l'aperçoit bien loin
Qui tourne dans un petit coin.
Si je conçois comment on s'y comporte,
Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Blancs ou noirs, gelés ou rôtis,
Mortels, que j'ai faits si petits,
Dit le bon Dieu d'un air paterne ;
On prétend que je vous gouverne,
Mais vous devez voir, Dieu merci,
Que j'ai des ministres aussi.

Si je n'en mets deux ou trois à la porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Pour vivre en paix, vous ai-je en vain
Donné des filles et du vin?
A ma barbe, quoi! des pygmées
M'appelant le Dieu des armées,
Osent, en invoquant mon nom,
Vous tirer des coups de canon!
Si j'ai jamais conduit une cohorte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Que font ces nains si bien parés
Sur des trônes à clous dorés?
Le front huilé, l'humeur altière,
Ces chefs de votre fourmilière
Disent que j'ai béni leurs droits,
Et que par ma grâce ils sont rois.
Si c est par moi qu'ils règnent de la sorte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Je nourris d'autres nains tout noirs
Dont mon nez craint les encensoirs.
Ils font de la vie un carême,
En mon nom lancent l'anathème,

Dans des sermons forts beaux, ma foi,
Mais qui sont de l'hébreu pour moi.
Si je crois rien de ce qu'on y rapporte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Enfants, ne m'en veuillez donc plus :
Les bons cœurs seront mes élus.
Sans que pour cela je vous noie,
Faites l'amour, vivez en joie ;
Narguez vos grands et vos cafards.
Adieu, car je crains les mouchards.
A ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Voilà un Dieu assez bonhomme et Béranger, qui est son prophète, ne s'est pas borné à le chanter sur ce ton. Une de ses premières chansons graves, de celles que Benjamin Constant appela des *Odes*, assez improprement d'ailleurs, mais l'appellation eut cela de bon qu'elle fit adopter les prétendues odes par les salons d'alors, libéraux, mais classiques ; une de ces premières chansons sérieuses, disais-je, ce fut « *le Dieu des bonnes gens* », dont Chateaubriand a cité un couplet en le

rapprochant de Tacite, et dont, après lui, Sainte-Beuve, même au temps de ses restrictions, a confessé l'inspiration sublime. Écoutons :

LE DIEU DES BONNES GENS

Il est un Dieu ; devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien.
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligents.
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite où l'on voit l'indigence,
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grâce aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet.
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie !
Moi, pour braver des maîtres exigeants,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats.
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris Albion nous défie;
Mais les destins et les flots sont changeants;
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre !
Nous touchons tous à nos derniers instants :
L'éternité va se faire comprendre :
Tout va finir, l'univers et le temps.
O chérubins à la face bouffie,
Réveillez donc les morts peu diligents !
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère;
S'il créa tout, à tout il sert d'appui :

Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
Et vous, amours, qui créez après lui,
Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeants.
Le verre en main, que chacun se confie
Au Dieu des bonnes gens.

En 1821, Béranger publie son second recueil ; le ridicule auteur de la *Gaule poétique*, M. de Marchangy, lance un réquisitoire contre *Mathurin Bruneau*, *le Roi Christophe*, pour outrage à la majesté royale ; contre *l'Opinion de ces demoiselles*, *le Vieux Célibataire*, *le Voisin*, pour outrage à la morale publique ; contre *le bon Dieu*, pour outrage à la religion. Pauvre *Bon Dieu!* mais c'est comme cela, ses ministres l'ont toujours trouvé dangereux. M. de Marchangy poursuivit aussi, je ne me rappelle plus sous quel chef, deux lignes de points remplaçant deux vers supprimés par l'imprimeur. Comment Béranger, accusé de tant de crimes, n'en eut-il que pour trois mois de prison, qu'il passa à Sainte-Pélagie fort gaîment ? « La prison va me gâter ! » dit-il. Et le fait est que le gourmand y retourna.

Pas tout de suite. Même son second re-

cueil (1825) fut ménagé par M. de Villèle ce ne fut que pour le troisième, en 1829, qu'il obtint de l'autorité ce qu'il appelait la *dorure sur tranche;* c'est-à-dire un bon procès, neuf mois de prison et deux mille francs d'amende. Cette fois, Béranger élut domicile à la *Force*. Il y fut visité par tout ce que la France comptait alors de têtes célèbres, depuis les anciens de la politique jusqu'aux jeunes de la littérature ; et les anciens, c'était Lafayette; les jeunes, Victor Hugo. Sa popularité était immense : il en souriait. Il était une puissance véritable, déplaisante à la portion aristocratique et doctrinaire de son parti, à qui il disait si finement : « Ne « me rendez pas grâce des chansons que je « fais contre mes adversaires; remerciez-moi « de celles que je ne fais pas contre vous. »

Tâté dix fois par la corruption, inflexible dans sa probité, porté par le cœur du peuple, il vivait modestement du produit de ses chansons, ayant laissé là son bureau et depuis longtemps rétrocédé au beau-père de Lucien, pauvre et malade, la pension que celui-ci lui avait donnée.

Par les titres que je citais tout à l'heure

on peut voir que, dès le second recueil, à peu près tous les genres où Béranger crut pouvoir risquer la chanson avaient été traités par lui. Sainte-Beuve en a nombré cinq, que voici, un peu modifiés : la *Gaudriole* d'abord : j'ai nommé les premières; Béranger en garda la veine très tard; mais avec l'âge, elle se teinta de fantaisie; et c'est ainsi qu'on eut les *Clefs du Paradis*, *Margot*, l'*Aveugle de Bagnolet* et cette admirable *Oraison funèbre* de Turlupin :

Il eut de la pomme d'Ève
Croqué jusqu'au dernier pépin...
Qu'on élève, élève, élève
Une tombe à Turlupin.

En second lieu, la *Satire*, politique, anticléricale, presque toujours folle de verve, parfois très crue, çà et là amère, comme dans *les Adieux à la Gloire*, au refrain superbe :

Opprimés, gémissez plus bas.
Que nous fait, dans un gai repas,
Que l'univers souffre ou ne souffre pas?
Adieu donc, pauvre gloire!
Déshéritons l'histoire!
Venez, amours, et versez-nous à boire!

Un troisième genre est celui de la *Romance*, ou plutôt de l'élégie, dans le sens latin du mot ; car elle peut être une plainte, mais aussi un chant de joie : ce sont pour la plupart des *lais* d'amour, dirait le vieux français ; quelques-uns, d'une pureté de forme antique : *Maudit Printemps*, *Colibri*, *la Cantharide*, *la Nostalgie*, enfin *les Hirondelles*, qui ont fait couler tant de larmes, et que je ne puis résister au plaisir de vous lire tout de suite :

LES HIRONDELLES

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux, ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir

Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître;
De ma sœur il trouble l'hymen.

Pour moi, plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

Après la gaudriole, la satire et l'élégie vient la *ballade*, tantôt purement poétique, tantôt politique et sociale.

C'est dans la ballade poétique que l'imagination de Béranger a trouvé un refuge : car il eut, lui aussi, une folle du logis, un lutin amoureux des rêves, épris de surnaturel, surtout de celui qui s'élève des champs et des bois, et par suite du cœur paysan. Rappelez-vous : *les Étoiles qui filent*, *Louis XI*, *le Juif Errant*, *le Bonheur;* autant de petits drames, ayant la couleur légendaire et de ces refrains trouvés qui tout de suite, selon sa propre expression, viennent *gîter* dans la mémoire, en y éveillant on ne sait quels échos et quels songes...

Encore une étoile qui file
Qui file, file et disparaît.

ou bien :

Toujours, toujours
Tourne la terre où moi je cours
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Et tant d'autres. Une des plus charmantes, et si je ne me trompe, la première en date de ces compositions, pas encore si énergique de touche, mais exquise de sentiment, ce sont :

LES DEUX SŒURS DE CHARITÉ

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Vierge défunte, une sœur grise,
Aux portes des cieux rencontra
Une beauté leste et bien mise,
Qu'on regrettait à l'Opéra
Toutes deux, dignes de louanges,
Arrivaient après d'heureux jours,
L'une sur les ailes des anges,
L'autre dans les bras des amours.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Là-haut, saint Pierre en sentinelle,
Après un Ave pour la sœur,
Dit à l'actrice : On peut, ma belle,
Entrer chez nous sans confesseur.
Elle s'écrie : Ah! quoique bonne,
Mon corps à peine est inhumé !
Mais qu'à mon curé Dieu pardonne;
Hélas! il n'a jamais aimé.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Dans les palais et sous le chaume,
Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains
Distillé le miel et le baume
Sur les souffrances des humains.
Moi, qui subjuguais la puissance,
Dit l'actrice, j'ai bien des fois
Fait savourer à l'indigence
La coupe où s'énivraient les rois.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Oui, reprend la sainte colombe,
ieux qu'un ministre des autels,

A descendre en paix dans la tombe,
Ma voix préparait les mortels.
Offrant à ceux qui m'ont suivie,
Dit la nymphe, une douce erreur,
Moi, je faisais chérir la vie :
Le plaisir fait croire au bonheur.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Entrez. entrez, ô tendres femmes!
Répond le portier des élus :
La charité remplit vos âmes ;
Mon Dieu n'exige rien de plus.
On est admis dans son empire,
Pourvu qu'on ait séché des pleurs,
Sous la couronne du martyre
Ou sous des couronnes de fleurs.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Quant à la ballade politique, qui forme la cinquième de ces séries entre lesquelles on peut répartir l'œuvre de Béranger, elle en

constitue la plus nombreuse et celle qui a laissé dans la mémoire du peuple les traces les plus profondes : ce fut, avec la satire, l'instrument de guerre par excellence. Aussi, comme l'a dit l'auteur, y aurait-il injustice à juger ces charmes sans tenir compte de l'influence qu'elles ont exercée ; en d'autres termes en les isolant de l'histoire, avec laquelle elles font corps. « Il est des instants pour une nation où la meilleure musique est celle du tambour qui bat la charge ». C'est cette musique qui sonne dans le *Vieux Drapeau*, le *Vieux Caporal*, dans les *Souvenirs du Peuple*. Et à quel point ne devait-elle pas faire battre le cœur de nos pères, quand aujourd'hui nous ne pouvons l'entendre sans émotion. Écoutons le *Vieux Sergent*.

LE VIEUX SERGENT

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.

Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître;
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne :
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne ;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas ! soudain, tristement il s'écrie :
« C'est un drapeau que je ne connais pas.
« Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
« Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
« Ces paysans, fils de la République,
« Sur la frontière à sa voix accourus ?
« Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
« Tous à la gloire allaient du même pas.
« Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

« De quel éclat brillaient dans la bataille
« Ces habits bleus par la victoire usés !
« La liberté mêlait à la mitraille
« Des fers rompus et des sceptres brisés.
« Les nations, reines par nos conquêtes,
« Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.

« Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
« Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs;
« Par la cartouche encor toute noircie
« Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
« La liberté déserte avec ses armes;
« D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras;
« A notre gloire on mesure nos larmes.
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!»

Sa fille alors interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
« Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent :
« Il en est temps! » dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas! »

Plus tard, après 1830, à la ballade politique, Béranger fit succéder la ballade sociale. 1830, c'est la date climatérique de cette belle existence ; c'est le point culminant de sa carrière, celui d'où il vit les choses et les hommes de plus haut, celui où, se recueillant en lui-même, il arrêta, fixa sa vie et son œuvre et prit les résolutions ultimes dont il ne se départit plus.

Il avait appelé, préparé cette révolution ; certes, elle était son œuvre autant et plus que celle des plus illustres entre les triomphateurs d'alors ; mais lui ne voulut pas être un triomphateur. Il avait contribué à installer la monarchie de Juillet, qu'il jugeait une transition utile pour passer, sans chute et sans recul, des Bourbons à la République; il appelait cela faire comme les petits savoyards en temps d'orage, *mettre une planche sur le ruisseau.* Seulement, les petits savoyards demandaient un sou à qui passait sur leur planche ; lui ne demanda rien, lui refusa ce qu'on lui offrait. Le portefeuille de l'instruction publique ! Il se mit à rire à cette belle idée : « J'accepte, fit-il ensuite ; mais je préviens qu'aussitôt nommé, je fais adopter mes chansons comme livres d'études dans les pensionnats de demoiselles». — Au moins voulut-on l'entraîner à la cour. Louis-Philippe, lui disait-on, voulait le remercier. Il n'y alla point. « Mais on est admis sans façon ; on y va en bottes ». — « Oui, oui, des bottes aujourd'hui, des bas de soie dans quinze jours... Je pars à la campagne : la chanson est détrônée. Je ne suis plus bon à rien ». Et il prit sa retraite, en effet ; et cette

retraite toute politique d'abord, il la fit absolue en 1833 : c'est à cette date qu'il publia son cinquième recueil, annonçant dans la *Préface* que ce serait le dernier et qu'il se tairait dorénavant. Il tint parole.

Ce dernier recueil, cependant, semblait l'œuvre d'un génie en pleine activité. Mais le caractère en était bien changé : la gaîté presque absente avait fait place à la méditation : il n'y avait plus là de ballade politique ni de satire guerrière et le poète ne s'en prenait plus au gouvernement, mais à la société. C'est à elle qu'il lance ses chansons, presque toutes consacrées aux humbles, aux misérables, aux réfractaires; à *Jacques*, sur son grabat, appauvri par l'impôt, ruiné par l'usure :

Lève toi, Jacques, lève toi,
Voici venir l'huissier du roi.

Aux contrebandiers à cheval sur la frontière :

A la frontière où l'oiseau vole
Rien ne lui dit : Suis d'autres lois.
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.
Prix du sang qu'ils répandent

Là leurs droits sont perçus.
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par dessus.

Au *Vieux Vagabond*, plainte et malédiction d'une vigueur sauvage :

LE VIEUX VAGABOND

Dans ce fossé cessons de vivre.
Je finis vieux, infirme et las.
Les passants vont dire : Il est ivre,
Tant mieux ! ils ne me plaindront pas.
J'en vois qui détournent la tête ;
D'autres me jettent quelques sous.
Courez vite ; allez à la fête ;
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin.
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné,
La rue, hélas ! fut ma nourrice.
Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches, qui me disiez : Travaille,
J'eus bien des os de vos repas ;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme ;
Mais non : mieux vaut tendre la main.
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie ?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés ?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes que ne m'écrasiez-vous ?

Ah! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi;
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

A côté de cette peinture, d'un sentiment si amer, si sombre, citons cette autre d'une tristesse plus douce, où sourient des détails charmants, comme ces soleils dans la pluie dont il nous parlait dans sa jeunesse.

JEANNE LA ROUSSE

OU

LA FEMME DU BRACONNIER

Un enfant dort à sa mamelle,
Elle en porte un autre à son dos;
L'aîné, qu'elle traîne après elle,
Gèle pieds nus dans ses sabots.

Hélas ! des gardes qu'il courrouce,
Au loin, le père est prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
On a surpris le braconnier.

Je l'ai vue heureuse et parée ;
Elle cousait, chantait, lisait.
Du magister fille adorée,
Par son bon cœur elle plaisait.
J'ai pressé sa main blanche et douce
En dansant sous le marronnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
On a surpris le braconnier.

Un fermier riche et de son âge,
Qu'elle espérait voir son époux,
La quitta parce qu'au village
On riait de ses cheveux roux.
Puis deux, puis trois ; chacun repousse
Jeanne qui n'a pas un denier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
On a surpris le braconnier.

Mais un vaurien dit : « Rousse ou blonde,
« Moi, pour femme je te choisis.
« En vain les gardes font la ronde ;
« J'ai bon repaire et trois fusils.
« Faut-il bénir mon lit de mousse :
« Du château payons l'aumônier. »

Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
On a surpris le braconnier.

Doux besoin d'être épouse et mère
Fit céder Jeanne, qui, trois fois,
Depuis, dans une joie amère,
Accoucha seule au fond des bois.
Pauvres enfants ! chacun d'eux pousse,
Frais comme un bouton printanier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
On a surpris le braconnier.

Quel miracle un bon cœur opère !
Jeanne, fidèle à ses devoirs,
Sourit encor ; car de leur père
Ses fils auront les cheveux noirs.
Elle sourit, car sa voix douce
Rend l'espoir à son prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
On a surpris le braconnier.

Ne disais-je pas bien que ce sont là des ballades sociales ? Évidemment le poète pense qu'avec les Bourbons, l'ancien régime a disparu pour jamais, qu'il faut maintenant organiser le nouveau. L'amour de l'humanité le travaille ; pourvu qu'elle ait son bonheur pour but, aucune utopie ne l'effraie ; et il écrit la

chanson des *Fous*, une de ces œuvres qui honorent et immortalisent la langue dans laquelle on les a écrites :

LES FOUS

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous !
On les persécute, on les tue,
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux !
Les sots la traitent d'insensée ;
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais, la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain
L'épouse ; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète,
Riche d'abord, puis endetté,

Qui des fondements jusqu'au faîte
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions.
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain !

Enfantin affranchit la femme,
L'appelle à partager nos droits.
Fi ! dites-vous ; sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.
Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain !

Qui découvrit un nouveau monde ?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.

Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien! demain,
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

Ce flambeau, ce serait l'amour : c'est la fin qu'il rêve, qu'il veut, qu'il prédit dans cette autre méditation, *Les Quatre Ages historiques*, résumé à grand vol du passé de la terre... Oh! s'écrie-t-il :

Que par l'amour les hommes soient unis,
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde!

Et cette tâche sublime, c'est à la France qu'elle incombe : c'est elle qui en aura l'honneur :

Pour éveiller le monde à ta lumière
Dieu t'a dit : Brille, étoile du matin!

Seulement, — et par là, il rentre dans la politique, — il faut à ses yeux que la France soit républicaine : et malgré les doutes, les colères et les ironies qui traversent çà et là sa pensée (dans le *Suicide*, par exemple, cette tragique lamentation), il a la confiance que cela sera, il l'a lu dans les astres et voici ce que,

revêtant la robe de *Nostradamus*, il nous prédit pour l'an deux mil :

PRÉDICTION DE NOSTRADAMUS

POUR L'AN DEUX MIL

Nostradamus qui vit naître Henri-Quatre,
Grand astrologue, a prédit dans ses vers,
Que l'an deux mil, date qu'on peut débattre,
De la médaille on verrait le revers.
Alors, dit-il, Paris dans l'allégresse,
Au pied du Louvre ouïra cette voix :
« Heureux Français, soulagez ma détresse ;
« Faites l'aumône au dernier de nos rois ».

Or cette voix sera celle d'un homme
Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers,
Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome,
Fera spectacle aux petits écoliers.
Un sénateur crîra : « L'homme à besace!
« Les mendiants sont bannis par nos lois ».
— « Hélas! monsieur, je suis seul de ma race!
« Faites l'aumône au dernier de vos rois! »

« Es-tu vraiment de la race royale? »
— « Oui, répondra cet homme fier encor.

« J'ai vu dans Rome, alors ville papale,
« A mon aïeul, couronne et sceptre d'or.
« Il les vendit pour nourrir le courage
« De faux agents, d'écrivains maladroits.
« Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage.
« Faites l'aumône au dernier de vos rois.

« Mon père âgé, mort en prison pour dettes,
« D'un bon métier n'osa point me pourvoir.
« Je tends la main; riches, partout vous êtes,
« Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir.
« Je foule enfin cette plage féconde
« Qui repoussa mes aïeux tant de fois.
« Ah! par pitié pour les grandeurs du monde,
« Faites l'aumône au dernier de vos rois. »

Le sénateur dira : « Viens; je t'emmème
« Dans mon palais; vis heureux parmi nous.
« Contre les rois nous n'avons plus de haine :
« Ce qu'il en reste embrasse nos genoux.
« En attendant que le Sénat décide
« A ses bienfaits si ton sort à des droits,
« Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide,
« Je fais l'aumône au dernier de nos rois. »

Nostradamus ajoute en son vieux style :
La république au prince accordera
Cent louis de rente, et, citoyen utile,
Pour maire, un jour, Saint-Cloud le choisira.

Sur l'an deux mil on dira, dans l'histoire,
Qu'assise au trône et des arts et des lois,
La France en paix, reposant sous sa gloire,
A fait l'aumône au dernier de ses rois.

Telle était l'œuvre que Béranger donnait pour son testament poétique.

« Quoi ! vous ne ferez plus de chansons ? »

— « Je ne promets pas cela, entendons-nous, de grâce ; je promets de n'en pas publier davantage... » Il lui en vint encore quelques-unes, en effet ; une centaine ou un peu plus, en vingt-quatre ans qu'il vécut encore : c'est peu ; mais il avait toujours eu le travail difficile, lui-même l'avoue, et dans ses plus beaux temps, des mois entiers passaient parfois sans qu'il écrivît un vers.

A partir de 1833, nous le voyons tantôt s'éloigner, tantôt se rapprocher de Paris, suivant que l'emporte ou la crainte qu'il a de devenir misanthrope en se mêlant aux hommes, ou le plaisir qu'il sent à revoir ses amis et la fumée des toits de la grande ville. Il quitte Paris pour Passy, Passy pour Fontainebleau, Fontainebleau pour Tours, où de son jardin de la *Grenadière*, plus tard aussi célébré par Balzac, il écrit ces jolis vers :

MON JARDIN

A LA GRENADIÈRE PRÈS DE TOURS.

Avec Dieu, bien souvent je cause,
Il m'écoute, et, dans sa bonté,
Me répond toujours quelque chose
Qui toujours me rend la gaieté.

Bien triste, un jour, j'ose lui dire :
Je vois poindre mes soixante ans.
Des vers en moi le souffle expire :
De quelles fleurs parer le temps ?

Le vin rallume en nous la joie ;
Mais, bien que Dieu nous l'ait permis,
Que faire du peu qu'il m'envoie,
Loin de tous mes bons vieux amis ?

Plus d'amour dans l'hiver de l'âge.
Mon cœur en vains soupirs se fond ;
C'est le poisson qui toujours nage
Sous les glaces d'un lac profond.

Pour tes chants sérieux ou lestes
Crains l'oubli, m'a-t-on répété ;
Travaille et prépare à tes restes
Un parfum d'immortalité.

Mais je n'ai plus goût à l'éloge,
Plus de voix pour rien chansonner;
S'il fait encor marcher l'horloge,
Le temps ne la fait plus sonner.

Oui, le repos sur ce rivage,
Voilà mon lot. Mais que le ciel
M'accorde un des plaisirs du sage:
Au pauvre ermite un peu de miel!

Dieu bon, avec toi ma tendresse
De tout mot pompeux se défend;
Dieu bon, pitié pour ma faiblesse!
Donne un jouet au vieil enfant.

J'ai dit; soudain je vois éclore
Des fleurs, et ces fleurs fourmiller
Où tous les brillants de l'aurore,
S'enchâssant, viennent scintiller.

Sous ma main un râteau se place,
Le sol s'enrichit de présents,
De ce coin Dieu veut que je fasse
Le paradis de mes vieux ans.

Arbres et fleurs, prodiguez vite
L'ombre et les parfums dans ce lieu;
Oiselets qu'une feuille abrite,
Célébrez la bonté de Dieu.

De ce jardin, de ce paradis pourtant, sait-on ce qui le chasse? Un amour, un amour de vieillard, malheureux, comme celui de Corneille à cet âge, et dont il faillit mourir. Il cache un moment sa douleur à *Fontenay-sous-Bois*, puis revient à Passy, se ranimant, gagnant la paix des soirs de la vie avec sa bonne Judith retrouvée et gardée pour toujours.

Tout à coup éclate 48. La République était née.

Mais était-ce bien celle qu'il attendait? Le bonhomme secouait la tête : « Nous avions un escalier à descendre, dit-il alors; et voilà que nous sautons par la fenêtre » ! Il craignait des catastrophes. Cependant le peuple se souvenait de lui. Ce n'était plus comme en 1830, où Béranger, un des auteurs de la Révolution, se trouva au lendemain n'être ni électeur ni éligible. Le régime censitaire était tombé. Béranger déclina la candidature. Il n'en eut pas moins 204,471 voix. Sa démission, qu'il donna presque aussitôt, ne fut pas acceptée : il siégea quelques mois, mais plus que jamais, il se sentait inutile; il avait soixante-huit ans d'ailleurs; est-ce à cet âge qu'on apprend à gouverner?

Dirige le char de la République
M'ont crié des fous, sages d'à présent.
Qui ? moi ? m'atteler au joug politique
Lorsqu'il faut un aide à mon pas pesant ?
Ai-je à tel labeur force qui réponde?
Qu'en dis-tu, bâton las de me porter ?
Tu gémirais trop de voir ajouter
Au poids de mon corps tout le poids d'un monde.

Il donna sa démission une seconde fois : elle fut acceptée.

Beaucoup la lui reprochaient comme une défection : des paroles amères commencèrent à s'élever derrière lui. Il continua, obstinément, obscurément, à vivre en faisant le plus de bien possible autour de lui, vit avec tristesse se réaliser ses craintes et la République sombrer, et peu à peu sentit monter le froid de la tombe. Sa Lisette aimée mourut la première. C'était son tour : alors il murmura cet admirable adieu :

ADIEU

France, je meurs, je meurs ; tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu ! Que ton saint nom

Soit le dernier que ma bouche prononce.
Aucun Français t'aima-t-il plus? Oh! non.
Je t'ai chantée avant de savoir lire;
Et, quand la mort me tient sous son épieu,
En te chantant, mon dernier souffle expire.
A tant d'amour donne une larme. Adieu!

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé.
Le ciel rendit ta ruine féconde;
De te bénir les siècles auront lieu;
Car ta pensée ensemence le monde.
L'Égalité fera sa gerbe. Adieu!

Demi-couché, je me vois dans la tombe.
Ah! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui dans ton champ ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.
Mon bras se lasse; elle retombe. Adieu!

Ce fut le 16 juillet 1857 que s'éteignit cette âme. Quelque temps après parurent les *Dernières Chansons et la Biographie.*

Ni l'un ni l'autre de ces ouvrages ne répon-

dirent, il faut l'avouer, à l'idée qu'on s'en était faite. La *Biographie* contenait quelques pages finement écrites, mais point de révélations sur les hommes ni de vues neuves sur les choses. Quant au recueil, on releva tout de suite la faiblesse singulière des chansons, assez nombreuses, consacrées à Napoléon. Le reste même était de valeur inégale et diverse. Est-ce donc qu'il avait eu raison, le pauvre chansonnier, de s'engager au silence dès 1833 et d'entamer ce recueil posthume par cet aveu mélancolique :

PLUS DE VERS

Non, plus de vers, quelque amour qui m'anime,
La règle et l'art m'échappent à la fois;
Un écolier sait mieux coudre la rime
Au bout du vers mesuré sur ses doigts.
Devant le ciel lorsque tout haut je cause
Avec mon cœur, au fond des bois déserts,
L'écho des bois ne me répond qu'en prose.
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus! Et, comme aux fins d'automne,
Le villageois, dans ses clos dépouillés,

Regarde encor si l'arbre en sa couronne
Ne cache pas quelques fruits oubliés,
Je vais cherchant ; pour cela je m'éveille;
Mais l'arbre est mort, fatigué des hivers :
Qu'il manquera de fruits à ma corbeille!
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus! Et pourtant dans mon âme
J'entends sa voix dire au peuple craintif:
Lève ton front, peuple, je te proclame
De la couronne héritier présomptif.
Il dit; et moi, joyeux de prescience,
Lorsque j'allais par de nouveaux concerts,
Peuple Dauphin, t'instruire à la clémence,
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Et toutefois, c'était en bien jolis vers qu'il se plaignait de n'en plus pouvoir écrire ! Et il y a dans ces *Dernières Chansons* quelques perles encore, celle-ci, par exemple, digne du poète des *Fous :*

UNE IDÉE

Des maux présents l'âme obsédée.
Je rêvais en vrai songe-creux,
Quand devant moi passe une idée.
Une idée ? Oui, bourgeois peureux,

Celle-ci, messieurs, jeune et belle,
Est faible encor, mais je prétends,
Si le bon Dieu prend pitié d'elle,
La voir grandir en peu de temps.

Je lui crie : — Où vas-tu, pauvrette ?
Maint gendarme t'attend là-bas ;
Des mouchards la foule te guette ;
Le commissaire suit tes pas.
— Tant de peine qu'on leur voit prendre,
Dit-elle, accroît l'espoir que j'ai :
Du peuple ils me font mieux comprendre ;
C'est un commentaire obligé.

— Moi qui suis vieux, pour toi je tremble ;
On va te barrer le chemin.
Vois ces bataillons qu'on rassemble,
Ces escadrons le sabre en main.
— Bien mieux que tambours et trompettes,
Réveillant un cœur endormi,
Je passe entre les baïonnettes
Pour recruter chez l'ennemi.

— Fuis, mon enfant, fuis, je t'en prie ;
On détruira jusqu'à ton nom.
Vois-tu venir l'artillerie ?
La mèche approche du canon.
— Peut-être aussi sera-t-il nôtre,
Ce canon qui fait ton effroi.

C'est un avocat comme un autre :
Il peut demain plaider pour moi.

— Les députés t'ont prise en haine.
— Au plus fort ils donnent raison.
— Les ministres forgent ta chaîne.
— Mes ailes poussent en prison.
— Contre toi l'Église aussi gronde.
— A son encens j'aurai mon tour.
— Les rois te bannissent du monde.
— Je me cacherai dans leur cour.

Mais soudain quel affreux carnage !
Partout du sang ! partout la mort !
La discipline ôte au courage
Le prix d'un héroïque effort.
C'est en vain. Plus forte et plus calme,
L'Idée, embrassant un tombeau,
Aux vaincus décerne une palme
Et s'envole avec leur drapeau.

Qu'on me permette aussi de lire la *Fille du Diable*, la plus longue des ballades du poète, un véritable poème, tout débordant de tendresse paternelle ; et notons en passant que Béranger fut père, comme son héros, mais qu'il en eut fort à souffrir : car le fils qu'il eut, qu'il éleva, auquel il voulait donner son

nom, ne sut pas s'en montrer digne et s'en alla mourir tout jeune, à l'île Bourbon.

LA FILLE DU DIABLE

Dans un castel au bord de l'Aisne,
Un soir, voilà cent ans et plus,
Devant la belle châtelaine,
Un moine disait l'*Angelus*.
Il tombe en extase. O merveille !
L'esprit tient son corps entravé.
Puis le saint homme se réveille
En s'écriant : — Il est sauvé !

— Qui donc ? dit la dame au bon père.
— Satan, ma fille ; il rentre au ciel.
Le Christ a su de la vipère
Changer tous les poisons en miel.
Pour le voir, j'ai du grand prophète
Pris le char au brûlant essieu.
La loi d'amour est satisfaite ;
Le ciel s'agrandit. Gloire à Dieu !

Satan, sous les traits d'un jeune homme,
L'an où la comète apparut,

Surprit une vierge de Rome
Qui le rendit père et mourut.
Lui père, et père d'une fille!
Il la prend, et d'un ton amer
Lui dit : « Pour tout bien de famille
« N'attends qu'une part de l'enfer ».

Mais l'enfant semble lui sourire.
Il s'en émeut : « Se pourrait-il
« Que mon tyran, calmant son ire,
« Voulût adoucir mon exil?
« A sa haine Dieu faisant trêve,
« Quelque espoir me fût-il rendu,
« Comment sauver la fille d'Ève
« De ce monde que j'ai perdu?

« Quoi! des pleurs mouillent ma paupière!
« Pleurer, moi! Dieu me le défend.
« Si je savais une prière,
« Je la dirais pour cette enfant.
« Très-Haut, qu'a bravé mon audace,
« Si mes maux ne te satisfont,
« Qu'au ciel un jour ma fille ait place,
« Et fais-moi l'enfer plus profond! »

Est-ce le roseau que Dieu brise?
Maudirait-il la fille? Oh! non.
Cette enfant qu'on porte à l'église
De Marie a reçu le nom.

Elle est remise en des mains pures.
Il s'y connaît, le tentateur
Qui couvrit de tant de souillures
Le chef-d'œuvre du Créateur.

A l'enfer Satan infidèle
Veut voir Marie, et, chaque jour,
Se déguisant mieux, sent près d'elle
Son cœur renaître au pur amour.
La caresser, il l'ose à peine.
Craignons, dit-il, de la flétrir.
Éden a vu, sous mon haleine,
En un jour ses roses mourir.

Sur lui bientôt règne Marie,
Colombe dont il suit l'essor.
Tout haut pour son père elle prie,
Et fait aumône de son or.
Même il lui révèle des charmes
Contre les maux qu'on peut guérir:
Tant le triste auteur de nos larmes
Se plaît à les lui voir tarir.

Marie, à quinze ans, sainte et belle,
Est admise à communier.
Il tremble. Fille du rebelle,
Si Dieu l'allait répudier!
Mais de l'église elle est la joie.
Pour la voir, il court se tapir

Dans l'orgue, qui soudain envoie
Jusqu'au ciel un profond soupir.

Sitôt qu'à genoux et bénie
Elle a pris le pain rédempteur,
Satan mêle à flots l'harmonie
Aux chants du temple inspirateur.
Sous sa main, l'orgue austère et tendre
N'a plus rien d'un monde mortel;
Et les anges, pour mieux l'entendre,
Descendent jusque sur l'autel.

Mais, dans ces pompes de l'Église,
Marie et chancelle et pâlit.
Son cœur, trop plein de Dieu, se brise;
Sa foi la tue et l'embellit.
Elle tombe aux bras de son père.
Fait homme, il se trouble d'abord,
Comme un de nous se désespère,
Et sent tout le mal de la mort.

Elle n'est plus. Amour, science,
Rien n'y peut : Dieu le voulait donc.
Satan n'eut jamais de souffrance
Qui comptât plus pour son pardon.
Va-t-il sur la foule atteindre
Renverser les murs du saint lieu?
Non, il voit l'âme de Marie
Remonter brillante à son Dieu.

« S'il lui cache quel est son père,
« Ah ! dit-il, que Dieu soit béni.
« Dans mon royaume, affreux repaire,
« Retombons seul, pauvre banni. »
Là, s'accusant à ses complices
De sa révolte et de leurs torts,
Il souffre de tous les supplices,
Il saigne de tous les remords.

« Pour moi, seule étoile qui brille
« Dans ce ciel que Dieu m'a fermé,
« Pour moi, dit-il, prie, ô ma fille !
« Prie, ô toi qui m'as seule aimé ! »
Mais au ciel le Christ, qui l'écoute,
Voit aux éternelles douleurs
Quel poids le repentir ajoute ;
Et ses yeux en versent des pleurs.

Un de ces pleurs, sources fécondes,
A travers l'amas des soleils,
A travers la foule des mondes
Aux sombres nuits, aux jours vermeils,
A travers tout l'espace immense
Que Dieu peupla dans un instant,
Ce pleur de céleste clémence
Tombe sur le cœur de Satan.

Et soudain l'archange rebelle
Reprend sa gloire et sa beauté,

Et, d'un seul élan de son aile,
Près du Christ il est remonté.
Marie est là pour lui sourire;
D'amour pur il est abreuvé.
Le mal enfin perd son empire:
La fille d'Ève a tout sauvé.

Le bon moine, après cette histoire,
Poursuit : — Les temps sont révolus.
L'enfer n'est plus qu'un purgatoire
D'où l'on entrevoit les élus.
J'ai chanté sur le char d'Élie,
Avec les séraphins joyeux,
La vierge qui réconcilie
Saints et pécheurs, enfers et cieux.

Madame, à pied je pars pour Rome,
Comme a fait saint Paul autrefois.
Pour prêcher sur le sort de l'homme,
Le pape déliera ma voix.
Le Christ veut qu'en ces murs célèbres
J'aille annoncer aux cœurs aimants
Qu'il n'est plus d'ange des ténèbres,
Qu'il n'est plus d'éternels tourments.

Malgré la beauté de quelques pièces, le dernier recueil de Béranger fut vivement critiqué, et le poète à peine refroidi dans son

humble fosse, un extraordinaire concert d'attaques et de récriminations s'éleva. Déjà, en 1850, Sainte-Beuve avait attaché le grelot. Le premier, il avait présenté Béranger comme un *malin*, habile à capter la popularité sans risques. De droite et de gauche, on se jetait à belles dents sur l'homme et sur l'œuvre. De très bons esprits s'en mêlèrent : M. Renan, M. Eug. Pelletan ; les raffinés et les purs. Les uns lui reprochaient l'irréligion, les autres, le déisme; ceux-ci d'avoir poussé le peuple aux révolutions, ceux-là d'avoir encouragé les coups d'État. Il avait chanté Napoléon, donc ramené l'Empire; homme néfaste, faux bonhomme; on alla jusque-là, enfin, qu'on le présenta lui, Béranger, comme un poseur, comme un hypocrite, comme un égoïste. C'était trop fort ! direz-vous ? Rien n'est trop fort en fait d'erreur ou de calomnie. Et le résultat de cette campagne fut une ombre jetée sur cette physionomie si familière au peuple, puis le dédain des lettrés, presque l'oubli des masses, et voilà comment celui qui fut le poète national n'avait pas encore de statue, voilà comment la patrie qui fut son grand amour laissait cette pure gloire en souffrance.

Il faut revenir sur tout cela, car tout cela est injuste. Il faut à Béranger une réparation nationale. Égoïste ! lui ! Comme si sa vie ne protestait pas tout entière ! Oui, il était de la famille de La Fontaine : mais il était bien *plus bon*, comme dit Figaro, et les enfants le savaient bien, car personne ne fut plus aimé des enfants que Béranger.

Dans son éloquente et généreuse étude sur le poète, mon ami Claretie raconte une anecdote charmante. Au jour de l'an de 1857, un petit garçon, le fils d'un pauvre ouvrier poète, auquel Béranger donnait des conseils, s'en vint lui réciter une fable. Il lui donna une boîte de bonbons. « Surtout, dit-il, ne les mange pas tous à la fois ! » L'enfant promit, tint parole, et fit si bien durer le plaisir, que sept mois après, Béranger mort, il y avait encore des dragées dans la boîte. Le père, qui avait quitté son métier pour les vers, était plus pauvre que jamais. Un soir qu'il rentrait triste et las, voilà l'enfant qui se jette dans ses bras, riant dans la maison sans pain : « Regarde donc, père, j'ai fini les dragées ; vois ce qu'il y avait au fond de la boîte ! » Il y avait un billet de 200 francs. Et puisque Béranger

était mort, le père put dire avec justice que ce billet-là tombait du ciel.

Il y a cent traits pareils dans sa vie. Quand il ne faisait pas le bien lui-même, lui qui vivait de la rente de 2,400 francs que lui faisait son éditeur, lequel était son meilleur ami et qui ne put jamais lui faire accepter davantage, quand il ne faisait pas le bien lui-même, dis-je, il le faisait faire.

Voici une lettre à Laffitte : « Mon cher ami, vous feriez bien de prêter 5,000 fr. à X***, je le connais et je réponds de lui. Vous devriez bien aussi prêter 5,000 fr. à B. L..., mais, celui-là, je le connais aussi et je n'en réponds pas. » Laffitte prêta les 10,000 fr.

Et ses lettres à Rouget de l'Isle ! L'auteur de la *Marseillaise*, réduit à une misère noire, était sur le point de se tuer. Béranger le sauva, le fit tirer de besoin, le veilla comme un enfant, prenant soin de sa garde-robe, ne se trouvant sur lui qu'une supériorité, celle de savoir faire des reprises et rattacher des boutons. « Rentrez dans vos souvenirs, disait-il au poète, impuissant et chagrin, vivez à reculons. C'est refaire du printemps et voilà

l'hiver qui vient. » Ce conseil, il l'a suivi pour lui-même.

Ah ! pour montrer ce qu'il fut, pour achever ce portrait, lisons ensemble :

LA BONNE VIEILLE

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
Vous trouve encore fidèle à mes leçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable ?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile,
De vos vieux ans charmera les douleurs ;
A mon portrait, quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs ;
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Est-ce là de la poésie d'égoïste ? Non, mais c'est de la pose, diront quelques-uns. La pose

au désintéressement! La pose à la pauvreté! Ah! quel dommage qu'elle ne soit pas plus fréquente! Quand Manuel mourut, Manuel, le véritable ami de cœur de Béranger, le solide républicain qui seul eût pu le faire consentir à devenir quelque chose, s'il eût vécu, Manuel légua à Béranger mille francs de rente viagère : il refusa cela aussi, et ne demanda que le matelas de crin sur lequel était mort son ami, sur lequel il mourut lui-même vingt-cinq ans plus tard... Quelle pose! Ah! quelle pose! Mais avouez qu'il eût été plus facile d'accepter la rente et de mourir sur un matelas de plume.

Oui, mais, disent les purs, avec ses chansons bonapartistes, il a rétabli l'Empire ; et par deux fois, en 1839, en 1848, en se dérobant au mandat politique, il a déserté son devoir.

D'abord, répondrais-je, ses chansons sur Napoléon ne sont pas bonapartistes ; ce qu'il célèbre dans cet homme, qui l'a ébloui, j'en conviens, c'est son génie, jamais son système, c'est la révolution, c'est l'égalité, c'est la gloire enfin ; et pourquoi ne pardonnerions-nous pas à Béranger ce que nous pardonnons à Victor Hugo?

On a dit que Béranger s'était rallié à l'Empire, cela est faux. En voici une preuve.

Vers 1853, Dumas publiait dans la *Presse*, ses amusants *Mémoires*. On informa Béranger que le prochain chapitre lui serait consacré, et que Dumas l'y montrerait rallié. Sur-le-champ le bonhomme écrivit à son *cher fils* (on sait que c'est ainsi que Dumas se plaisait à s'entendre appeler par Béranger) : « Qui a pu vous mettre sur mon compte une pareille idée en tête? Je suis sûr que vous n'en croyez rien. Vous voulez seulement vous venger de mes mauvaises plaisanteries par cette espièglerie nouvelle, qui sera chose fort sérieuse pour moi, dont la vie tout entière devrait suffire pour répondre à une pareille accusation. » Et il demande, il *exige*, le mot y est, que Dumas, s'il publie l'attaque, lui fournisse le moyen d'y répondre en lui ouvrant les colonnes de la *Presse* : « J'ai soixante-treize ans, dit-il en finissant ; c'est un peu dur d'être obligé de venir, à cet âge, se faire donner un certificat de bonnes vie et mœurs. Vous le voulez. Répondez-moi le plus tôt possible et pardonnez-moi d'avoir pris mon papier à l'envers. » Ce dernier détail,

qui est charmant, montre à quel point s'était animé le bonhomme.

Dumas publia un article tout de louanges et d'esprit, et Béranger le remercia par une nouvelle lettre, aussi jolie que la première était amère, et où éclate encore la détermination où il était de risquer son repos, son cher repos, pour se laver de l'offense qu'on lui faisait. « J'ai signé pour le Consulat, je n'ai pas signé pour l'Empire », affirme-t-il. Et ses chansons sur Napoléon me rappellent en effet les pièces frappées après 1804, où l'on voit d'un côté l'effigie de *Napoléon Empereur* et de l'autre côté l'inscription : *République Française*.

Non, il ne s'est pas rallié. Ne se rappelle-t-on pas ses funérailles? les menaces de Pietri, la police confisquant le cercueil, l'armée sur pied, la haie des soldats tenant à distance les amis les plus proches et Paris frémissant? Hé quoi! l'Empire tremblait que la République ne sortît de cette bière, et vous prétendez qu'elle enfermait un ami de l'Empire!

Mais sa retraite alors, sa désertion? Qu'en faut-il penser? Hé, rien que ce qu'en a dit

Béranger lui-même. Il se sentait inutile, il s'est tû.

Béranger, c'est là le fond de sa nature, offre ce phénomène d'un esprit à la fois modeste et sagace, se possédant admirablement, sachant très au juste sa mesure, sentant, avec la clarté même de l'évidence, ce qu'il peut faire et ce qu'il ne peut pas faire, et cela vu, s'en tenant à ce qu'il peut, sans que rien au monde puisse l'empêcher de faire moins, ni lui faire entreprendre davantage.

C'est là sans doute un rare caractère, en cette époque d'outrecuidance où chacun sent au delà de ses forces, où nous demandons à nos héros, avec le plus d'impatience, autre chose précisément que ce qu'ils peuvent donner; où nous voulons qu'un vaudevilliste soit un philosophe, un homme d'affaires un poète, un poète un homme d'État. Mais, c'est cette connaissance exacte de soi, cette défiance, si l'on veut, qui est la clé de Béranger.

Tout petit déjà, l'idée de devenir un homme l'épouvantait; il eût voulu rester enfant, et ayant entendu dire que la barbe ne venait point si l'on se rasait avec des ciseaux, il en

prit la coutume et ne se servit jamais d'autre rasoir.

Il devint un homme pourtant ; et quelque temps il crut qu'il serait un poète comme Molière ou comme Corneille ; mais vers 1815, à 38 ans, sa maturité faite, il se tâta, et reconnut que, pourvu qu'il élevât un peu le ton de la chanson, il pouvait lui faire dire tout ce qu'il avait dans l'âme et qui, peut-être n'eût pas suffi au moule épique ou dramatique ; qu'ainsi faisant, il pourrait être une *originalité*, ce qu'il n'obtiendrait certes pas de ses tentatives d'élégie ou de drame ; et dès lors, sa résolution fut prise : il voulut être chansonnier, et rien de plus. A cette raison personnelle, toute de sagesse, s'en ajouta une autre, toute de patriotisme : en un temps de presse esclave, il fallait des chansons au peuple : on supprime un journal, on ne supprime pas une chanson : une fois *gitée* dans la mémoire, qui peut l'en ôter ? Donc il adopta cette coureuse de guinguette ; suivant sa forte expression, « il épousa la pauvre fille de joie ». Dieu merci, il en eut de beaux enfants.

Mais voici qu'en 1833, il se sent déjà vieux ; avec une tristesse secrète, il reconnaît que la

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

sève tarit, que l'inspiration s'éteint ; il n'attend pas alors de ne plus bégayer que des vers informes, il se détermine au silence. Son volume posthume est là pour prouver qu'il avait raison. Pouvait-il continuer son rôle, alors qu'avec tant de peine, il arrivait à rimer une douzaine de couplets par année? Ce n'eût plus été Béranger. Et d'ailleurs, qu'aurait-il pu dire qu'il n'eût déjà dit, et dit si hautement, et dit si définitivement?

Faire de la politique, alors? Mais il sentit avec la même netteté qu'il n'avait point en lui l'étoffe d'un gouvernant; orateur, il l'était moins encore ; dès qu'il se trouvait en public, et le public pour lui commençait à dix personnes, sa langue se séchait. S'il se fût risqué à la tribune, les mêmes, sans doute, qui lui reprochent de l'avoir désertée l'eussent renvoyé à sa muse... ou à sa musette. Un seul rôle lui était possible, celui de conseiller. Eh bien, il le joua. Il donna des conseils, on ne les suivit pas ; et les choses, à son avis, n'en allèrent ni mieux ni pis. Bref, il n'eut dans ses refus que l'honnêteté d'un homme déclinant une tâche qu'il sait ne pouvoir remplir. Encore un mérite rare, en somme.

Est-ce que de ces aveux Béranger sortirait diminué? Ce n'est pas mon avis. Il demeure ce qu'il a voulu être, le chansonnier de la France. On ne pouvait être cela qu'en étant un grand poète. Après ce que j'ai lu de lui, qui doutera qu'il ne le fût?

Ah! ses défauts, je les connais. La concision voulue, qui fait du couplet parfois, — c'est le mot de Sainte-Beuve, — une malle trop pleine ; un vocabulaire suranné, trop d'inversions, d'autres duretés encore, qui tiennent au refrain : « *cet immobile poteau, où bon gré mal gré il faut rattacher la nacelle qui ne demanderait pas mieux que de voguer en liberté au gré des vents* ». Il n'en reste pas moins un artiste délicat, varié, puissant ; et c'est souvent dans un vase grec qu'il nous fait savourer le vin gaulois. N'est-ce pas de lui, ce vers exquis :

J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles...

Il a bien du rapport en effet avec ces Athéniens qu'il aimait tant ; et à qui ne voudrait pas admettre qu'il eût en lui ce souffle divin de la poésie, je n'aurais qu'à lire les *Bohémiens*, cette merveille :

Voir, c'est avoir. Allons courir!
Vie errante
Est chose enivrante!
Voir, c'est avoir. Allons courir!
Car tout voir, c'est tout conquérir.

Une chose qu'on n'a pas remarquée, c'est que notre Béranger est, après Molière, celui de nos poètes qui a créé le plus de types. On connaît *Madame Grégoire*, *le Roi d'Yvetot*, *Roger-Bontemps*, *le Marquis de Carabas*, *Paillasse*, *Frétillon*, vingt autres, comme on connaît *Arnolphe*, *Céliméne* ou *Tartuffe*. Et quel coup de pinceau gras et juste! Et que de vers proverbes! Et dans les préfaces, que de mots profonds et spirituels!

Voyez quand il dit : « Le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui la mettent en branle d'entendre aucun son ». Ou lorsqu'il observe, si finement, que :

Plus d'une erreur passe et repasse
Entre les branches d'un compas!

N'est-il pas là parent de Montaigne! Il en a la curiosité, l'expression vive, l'indépendance, la bonne foi, et, comme Montaigne, il a eu son La Boétie dans Manuel.

Il a été indépendant jusqu'à la folie, mais surtout, comme ce ferme et intègre Manuel, Béranger, c'est l'ami du peuple, c'est le démocrate, c'est le patriote.

Écoutez quelle raison il donne d'avoir renoncé aux biographies qu'il avait promis d'écrire : « S'il est doux de casser des arrêts injustes en rectifiant des accusations erronées et trop sévères, combien n'y a-t-il pas à souffrir quand, pour être vrai, il faut diminuer le lustre d'une belle vie que la vertu ou une haute intelligence n'a pu préserver de toute faute, *surtout si l'on est convaincu, comme moi, que détruire sans nécessité, et au jour le jour, les admirations du peuple, c'est travailler à sa démoralisation !* »

Parole juste et généreuse et que je retourne contre ceux qui ont essayé de le détruire dans l'esprit du peuple. Mais il y reprendra sa vraie place, parce qu'il a voulu la République et aimé passionnément la France, parce que ses chansons sont une école où l'on apprend à les aimer, parce que, lorsqu'il parle de la Patrie, c'est un hymne qui jaillit de son cœur, un hymne toujours actuel, comme ces *Enfants de la France* dont les

strophes brûlantes de larmes et de feu semblent écrites d'hier.

AUX ENFANTS DE LA FRANCE

Reine du monde, ô France, ô ma patrie!
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé.
Quand la Fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfants de la France!

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux;
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France!

Pour effacer des coursiers du barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés

D'un vol fameux prompts à venger l'offense,
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
Y graver en traits immortels:
Honneur aux enfants de la France!

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois,
Des siècles entends-tu la voix?
Honneur aux enfants de la France!

Dieu qui punit le tyran et l'esclave
Veut te voir libre, et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
La Liberté doit sourire aux Amours
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance;
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers :
Honneur aux enfants de la France!

Relève-toi, France, reine du monde!
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux
Oui, d'âge en âge une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux

Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la Patrie admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfants de la France !

Oui, honneur aux enfants de la France et, entre tous, honneur à qui les chanta si bien, honneur au bon vieux poète, au sage, au doux et joyeux père nourricier qui fit boire la Liberté toute petite dans son verre ! Honneur au bonhomme, au grand homme !

Honneur à Béranger !

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 003482410b

CE PQ 2195
.Z5C6 1884
COO COQUELIN, CO UN POETE NAT
ACC# 1220483